

# Politique

numéro 30 juillet 2003

- 2 **Le fait divers** de Willy Wolsztajn
- 3 **Écolo : comment survivre au 18 mai ?** - Henri Goldman
- 5 **Le dictionnaire du prêt-à-penser** - Marcelle Stroobants
- 6 **Hors d'œuvre** - Jérémie Detober, Willy Estersohn, Fonske

## 8 FÉMINISMES EN BELGIQUE

"Depuis toujours, plusieurs courants s'affrontent et se côtoient dans le féminisme et en tant que démocrates on ne peut que s'en réjouir. Il y a les universalistes et les culturalistes, les modernes et les postmodernes, les égalitaristes et les différentialistes, les féministes-socialistes, les écoféministes et j'en passe."

- 8 Un mouvement aux multiples visages
- 9 À l'heure des premiers bilans... - Hedwige Peemans-Poullet
- 14 Pour la construction d'un savoir féministe - Florence Degavre
- 16 Pas touche à la laïcité et à la mixité ! - Catherine François
- 18 Les filles réussissent mieux à l'école... - Mateo Alaluf
- 20 Mixité scolaire : pour une pédagogie de l'égalité - Nadine Plateau
- 23 Égales devant Allah, inégales sur terre ? - Yamila Idrissi
- 24 Flamandes, Wallonnes : quelles différences ? - Anne Grauwels, Irène Kaufer, Anne-Françoise Theunissen, Leen Vandamme
- 27 La guerre des mots - Irène Kaufer
- 28 "Le féminisme est le seul mouvement dans lequel l'opprimé a l'opresseur dans son lit" - Edith Rubinstein
- 31 Femmes en Noir
- 32 Vie féminine : féministes avant d'être chrétiennes - entretien avec Christine Weckx
- 38 "Il faut lutter pour une dilution des genres !" - entretien avec Isabelle Simonis
- 40 L'université préfère les hommes - Jérôme de Henau
- 41 Le rire des féministes : comme un poisson sans bicyclette - Irène Kaufer
- 46 Féminisme pluriel : échange de plats (très) assaisonnés - Catherine François, Anne Grauwels, Irène Kaufer, Anne-Françoise Theunissen
- 50 Le regard, la flèche et la cible - Nadine Plateau

Illustrations : Willy Wolsztajn

- 34 "J'ai (presque) épousé une féministe", une nouvelle d'Irène Kaufer
- 37 Le Café Carabosse, par Irène Kaufer

## 52 18 MAI : CONTRECOUPS D'UNE DÉFAITE

- 52 Tourner la page des convergences à gauche ? - Marc Jacquemain
- 54 Un rendez-vous manqué - Jacques Bauduïn
- 58 Décomplexer Écolo - Éric Biérin
- 62 **Chronique du bon langage en politique**, par Jérôme Jamin
- 64 **Portrait : Jacques Brel**, par Albert Faust
- 65 **Les photos : Vincent Verhaeren**

EN DEBAT

# Politique

revue de débats

## LE THÈME FÉMINISMES EN BELGIQUE

Convergences et controverses

## LE POINT ÉCOLO : COMMENT SURVIVRE AU 18 MAI

La gauche a toujours besoin des Verts

numéro 30  
bimestriel  
juillet 2003  
6€

Ce serait l'évidence : si Écolo s'est effondré, c'est la faute aux "convergences à gauche" auxquelles les écologistes se sont fourvoyés. L'explication ne convainc ni Marc Jacquemain qui se méfie d'un lâche soulagement auquel certains socialistes pourraient succomber. Ni Jacques Bauduïn, le responsable écolo dont le nom a été le plus systématiquement associé aux convergences. Ce n'est pas non plus la piste qu'emprunte Éric Biétry qui s'interroge prioritairement sur la pulsion suicidaire qui semble conduire inexorablement son parti à l'échec.

EN DEBAT

## Tourner la page des convergences à gauche ?

MARC JACQUEMAIN

Marc Jacquemain est sociologue à l'ULg et militant socialiste

**L'**effondrement des écologistes, au nord comme au sud du pays, a fait l'essentiel des commentaires post-électoraux. Pour un peu, on en viendrait à oublier que les élections sont un jeu à somme nulle et que, ce que les uns perdent, les autres le gagnent.

Certes, personne n'a manqué de noter (en passant ?) que la défaite verte, dans toute la Belgique, était aussi une victoire rouge et (secondairement) bleue. Mais selon que l'on voit les choses du point de vue de la défaite ou du point de vue de la victoire, les enseignements sont différents et c'est peut-être maintenant qu'il est particulièrement utile de rester lucide dans l'euphorie (socialiste) ou dans la déception (écologiste).

### LES DEUX POINTS DE VUE

Attardons-nous donc d'abord sur le point de vue de la défaite. Les écologistes, en 1999, ont été «boostés» par l'affaire de la dioxine et ont recueilli un électorat plus circonstanciel, moins accroché à la problématique environnementaliste (1), mais soucieux d'exprimer son ras-le-bol de la manière dont le pays était géré par les partis traditionnels. Invités surprises à la table des négociations grâce à cette victoire d'une ampleur inattendue, les écologistes n'ont pas su gérer le passage d'un parti plutôt «anti-système» à un parti de gouvernement. Inexpérimentés, autant comme parlementaires que comme

ministres, ils ont été coincés entre l'exigence de radicalité attendue par une partie de leur électorat (et par leurs militants !) et le sens du compromis adéquat que requiert toute pratique gouvernementale. Coincés en outre par un mode de décision interne particulièrement peu adapté à l'exercice des responsabilités, les écologistes ont finalement donné l'image d'un parti souvent contraint au grand écart, mêlant l'opportunisme (effets d'annonce et solidarité gouvernementale fragile) et les accès de radicalité (la crispation sur certains dossiers, comme Francorchamps). Ce qui expliquerait leur lourde défaite de 2003, puisqu'ils apparaîtraient simultanément comme un parti «sectaire» (la formule de «talibans wallons» utilisée à leur égard par certains responsables du MR semble avoir traumatisé, a posteriori, un certain nombre de militants) et en même temps peu fiable.

Venons-en maintenant au point de vue de la victoire. Il y a quatre ans, le PS se situait à un minimum historique, passant pour la première fois depuis la guerre sous la barre des 30% en Wallonie (2). En 1999, le PS vient de perdre, en douze ans de participation gouvernementale, le tiers de son électorat de 1987. Bien sûr, il y a eu «les affaires» (Inusop, Augusta, Cools...), les suites de la Marche blanche et les lourdes pertes d'emplois dans le secteur industriel. Mais surtout, le PS commence à souffrir d'un syndrome PSC : associé depuis plus d'une décennie au pouvoir,

il semble engagé dans un déclin structurel. D'un côté, il paraît incapable de rien empêcher, en particulier la destruction ou la précarisation des emplois et la destruction des qualifications liée à la transformation rapide du capitalisme. De l'autre, il semble englué dans un conservatisme culturel et moral hérité de la vieille social-démocratie. Certains des responsables du parti avouent, en privé, que l'image du PS – dans les sondages (non publiés) qu'ils ont fait réaliser – ressemble à celle d'une grosse baleine échouée : une masse imposante mais sans plus aucune capacité de bouger. Or, précisément, quel sera le slogan d'Elio Di Rupo lorsqu'il prend les rênes du parti ? «Mettre le parti en mouvement». Rompre avec l'image d'un parti vieilli et immobile, tel sera pour le nouveau patron du PS, le fil conducteur. Et si l'on regarde la législature 1999-2003, c'est bien sur ce terrain-là que se profile le PS : celui de la modernisation morale. Cette modernisation se traduit à la fois dans les structures (élection du président au suffrage universel, féminisation accélérée) dans le travail législatif (le PS porte des thèmes comme l'euthanasie, le mariage homosexuel ou encore la «normalisation» du cannabis) et aussi, in fine, dans l'effort doctrinal qui sera réalisé à travers les Ateliers du progrès : quinze mois de discussions, certes avec des succès variables, mais qui se traduiront par des documents de travail assez en pointe par rapport à

(1) Voir A.-P. Frogner et A.-M. Aïsh, *Elections, la rupture ?*, De Boeck, 2003 et en particulier l'article de Benoît Rihoux consacré précisément aux électeurs écologistes.

(2) Si l'on ne tient compte que des législatives, les élections européennes lui ayant été parfois plus défavorables encore.

**“La gauche européenne a développé une compétence toute particulière à transformer ses victoires politiques en défaites idéologiques. On voudrait croire que le PS wallon est immunisé mais c’est peut-être beaucoup demander.”**

## LE «NCEUD» DES CONVERGENCES

Alors, défaite des écologistes ou victoire des socialistes (et, accessoirement des libéraux) ? Les deux, forcément. Mais selon l’accent qui est mis sur l’un ou sur l’autre, on peut voir s’ouvrir deux lignes d’analyse pratiquement contradictoires dans les états-majors des partis.

Du côté des écologistes, l’analyse de leurs propres incohérences, aussi essentielle soit-elle, risque de déboucher sur une attitude de repli : on se concentre sur son «core business», soit le radicalisme environnementaliste, au risque de se condamner à la marginalité pour vingt ans. À l’inverse Écolo pourrait reconnaître qu’une part essentielle de leur défaite est paradoxale : c’est parce qu’ils ont réussi à devenir crédibles sur des thématiques «postmatérialistes» que les socialistes, au Nord comme au Sud, ont réussi à reprendre aux Verts une partie significative de leurs électeurs. La défaite politique d’Écolo et d’Agalev peut alors être vue, au moins partiellement comme une victoire idéologique. Et dès lors, le positionnement des deux partis au sein de la gauche, loin d’être une erreur stratégique, est la clef de leur survie, puis de leur redéploiement.

Du côté des socialistes, la dualité d’analyse est également possible. Si l’analyse qui l’emporte est celle de la victoire socialiste, alors, le pari «moderniste» d’Elio Di Rupo sera conforté et les «convergences à gauche» conserveront toute leur utilité : le projet le plus crédible serait celui d’une sorte de gauche plurielle intégrant les écologistes, ne serait-ce que parce que la démonstration est faite que c’est en se rapprochant de certaines thématiques écolo que le PS a forgé son succès.

Mais si l’on voit la défaite des écologistes comme un désir de «retour à l’ordre» au sein de l’électorat, un autre projet pourrait surgir au sein même du monde socialiste : celui du populisme sécuritaire, qui ne demande qu’à s’épanouir et qui com-

mence à faire des ravages, à la base du parti, y compris là où on ne l’aurait pas attendu (5). Dans ce cas, le pari de la modernisation morale risque fort d’être abandonné du simple fait que la diminution de la pression écologiste ne le rend plus indispensable.

Dans cette deuxième hypothèse, il se pourrait que le PS prenne dans quatre ans la «claque» qui vient de secouer les écologistes. Mais il y a un scénario pire : ce serait que ce populisme sécuritaire, déjà bien présent dans une partie de la population, s’y développe allègrement en recevant la caution de la gauche elle-même. La Wallonie serait alors engagée dans le piège dont la Flandre, aujourd’hui, a bien du mal à se débarrasser.

Ce dernier scénario est aujourd’hui, sans doute, le moins probable parce que cela impliquerait une défaite (ou un reniement) pour la présidence du parti et tous ceux qui l’appuient. Mais il n’est pas exclu : la gauche européenne a développé une compétence toute particulière à transformer ses victoires politiques en défaites idéologiques. On voudrait croire que le PS wallon est immunisé mais c’est peut-être beaucoup demander. C’est peut-être le moment pour ceux qui, au sein des deux partis, tiennent à la convergence des gauches de le faire savoir. ■

l’image traditionnelle du PS sur ce terrain.

De ce point de vue, la défaite d’Écolo peut être vue d’abord comme une victoire du PS (et secondairement du MR) : sous la houlette d’Elio Di Rupo, le PS est redevenu fréquentable pour une partie de cette gauche que l’on peut appeler «postmatérialiste (3)» et pour qui tout était préférable à la «baleine échouée» de 1999. Cette analyse est d’autant plus plausible qu’elle semble confirmée du côté flamand : le SP.A de Patrick Janssens a cessé de s’inscrire dans le projet plutôt populiste qui était celui de Louis Tobback et qui s’est fracassé en 1999 (le SP, à un peu plus de 15%, était lui aussi à un minimum historique). En s’adjoignant Spirit et son charismatique leader Bert Anciaux, le SP.A n’a fait que renforcer cette image de «gauche culturelle» que ne renie pas non plus un Steve Stevaert, même s’il cultive, lui, un look plus populaire.

Quant aux libéraux, s’ils restent en partie le parti des indépendants et des PME, ils ont réussi, grâce à l’omniprésence de Louis Michel et à la prudence de Guy Verhofstadt, à camoufler cette image derrière celle, beaucoup plus porteuse, de «parti du citoyen», allant même à la rencontre, au prix d’une politique étrangère audacieuse et habile, du puissant mouvement populaire contre la guerre (4). Ils pouvaient alors, eux aussi, devenir attractifs pour une frange des électeurs écolos...

(3) Sur la «modernisation morale» et ses bases «post-matérialistes», comme je ne peux m’étendre ici faute de place, je renvoie le lecteur à l’article plus complet «Les racines de l’arc-en-ciel», in Politique, octobre 2002.

(4) Il y a bien sûr aussi des faux-semblants dans cette politique. Il suffit pour s’en convaincre de voir comment on a massacré la loi de compétence universelle.

(5) Notamment dans une partie du monde enseignant, vieillissant, confronté à des conditions de travail de plus en plus difficiles et aussi amer de s’être senti «lâché» par son défenseur traditionnel qu’est le PS.